

Amal, Mohamed Siam (2017)

Citations de Mohamed Siam

Jeune Afrique – Cinéma : « Amal » de Mohamed Siam, le récit d'une jeune révoltée en Égypte
20 février 2019

Il était intéressant d'observer les changements physiques et émotionnels d'Amal. C'était la première fois que je pouvais véritablement rendre compte de la transformation d'un individu de la société civile dans le monde arabe. J'ai adoré regarder cette métamorphose.

J'ai réalisé qu'Amal absorbait tout, qu'elle était une sorte de miroir des transformations de l'Égypte, une éponge. Elle essaie de se trouver, tout comme le pays. On la voit porter le voile en fumant, s'habiller comme un garçon, se maquiller... Elle est comme cette société qui a tant de fois basculé d'un régime extrême à l'autre sur une courte durée.

Amal est un personnage féminin qui évolue dans un monde patriarcal. Elle porte tous les combats et stigmatisations. Elle doit trouver sa place dans la société à la fois en tant que femme, que jeune et qu'individu. La mère d'Amal, qui est juge et donc du côté de l'État, baisse les bras. Le père, lui – pourtant disparu mais dont Amal était très proche – incarne la figure émancipatrice. Amal, qui est une jeune fille intelligente, finit par quitter la lutte pour s'adapter au système.

C'était instructif de suivre cette génération pour avoir un aperçu du visage d'avenir de l'Égypte. J'ai vu comment les jeunes ont porté le pays, avalé cette expérience de manière politique et économique. Mais cet épisode de l'Égypte, c'est également mon histoire. C'est Amal qui s'exprime, mais mon regard est posé sur elle. J'ai été témoin du déclin de la révolution.

La jeunesse est aux prises avec des sentiments ambivalents, entre espoir et résignation. Elle reste coincée entre l'armée et les Frères musulmans.

C'est simple, entre ces deux extrêmes, vous avez le choix entre la prison ou la mort.

C'est dangereux de tuer les rêves, le potentiel et l'idéologie des jeunes.

Amal a choisi le système en rejoignant la police, pour tenter de lutter de l'intérieur. Je pense que c'est le meilleur choix. Il y a différentes manières d'appriivoiser la résistance.

Le Point – Cinéma : Mohamed Siam : « La révolution a transformé le rapport à l'image »
20 février 2019

Les questions de pouvoir, policier en particulier, me tiennent beaucoup à cœur. Elles sont au cœur de *Force majeure* et de *Amal*.

Je suis donc allé dans les rues à la rencontre de personnes susceptibles de parler. J'ai bien sûr rencontré une grande résistance, d'autant plus qu'il existe en Égypte une loi interdisant de questionner des officiers de police.

J'ai alors rencontré un officier qui a bien voulu témoigner. Il était authentique, et exprimait une tristesse qui m'a vite fait sentir qu'il n'était pas comme les autres.

Qu'il avait conscience de ses actes, qu'il en souffrait. Je me suis identifié à lui. Si le début du film est bien du registre de la confession, *Force majeure* va ensuite au-delà. Ce n'est pas un documentaire à charge : il montre la complexité du personnage. Ses violences et souffrances.

J'ai commencé *Amal* au début de la révolution, donc très peu de temps après *Force majeure*. Je cherchais des personnages contraires au policier de ce premier film. Des personnages plus positifs, plus optimistes. J'allais manifester avec ma caméra, et je me suis lancé dans un casting sauvage, selon la méthode employée pour *Force majeure*. À une différence près : contrairement aux flics, les jeunes qui faisaient la révolution voulaient parler. Je pensais filmer un groupe, et j'ai rencontré Amal. Comme avec mon policier, ça a été une évidence. Avec elle, je pouvais traiter non seulement de la jeunesse, mais aussi de la place de la femme dans la révolution et après. Charmante, forte, sans aucune peur, elle réagissait en plus exactement de la même manière avec ou sans caméra.

Pour accéder à Amal, je devais toujours passer par des tierces personnes. Des figures d'autorité. Sa mère d'abord, puis son copain et son mari. C'était aussi difficile pour elle que pour moi, qui tenais à donner à voir son point de vue. Cette surveillance permanente, dans la rue aussi bien qu'à la maison, la mettait en colère. À ses côtés, j'ai compris combien les combats sont multiples pour les femmes en Égypte. Et combien ils commencent tôt.

La mort du père d'Amal plusieurs années avant notre rencontre a été pour elle une première grande blessure. Cette disparition est une des raisons pour lesquelles je me suis tout de suite identifié à Amal : j'ai moi aussi perdu mon père à l'âge de dix ans, et ai été élevé par ma seule mère, dont je percevais les difficultés sans vraiment les comprendre. Les vidéos réalisées par ce père absent sont un vrai cadeau. En filmant les anniversaires d'Amal ainsi que d'autres moments de son enfance, il a documenté des étapes de sa vie. Ma démarche est assez similaire. Amal est un film sur le passage à l'âge adulte. Sa protagoniste est comme un projet pour moi. Elle incarne la possibilité d'un changement. Une issue vers un futur meilleur.

Étroitement liée aux évolutions de la situation politique, elle ne pouvait plus agir à vingt ans comme elle le faisait à quatorze. C'est pour moi un signe de sa grande intelligence, et je suis très curieux de voir comment elle va réussir à vivre en tant que femme dans le milieu masculin de la police.

Et le regard sur le cinéma indépendant a changé. Si avant, il était globalement considéré comme du cinéma au rabais, il est aujourd'hui de plus en plus estimé. Il a ses lieux, son public. Je suis très heureux de cette évolution, qui ne concerne pas seulement l'Égypte, mais l'ensemble du monde arabe et une partie de l'Afrique.

Le Club de Mediapart – Entretien avec Mohamed Siam à propos de son film *Amal*

11 novembre 2018

J'ai rencontré Amal alors que je travaillais sur ce film et quand je l'ai vue, j'ai su que mon film serait en fait sur elle. Elle absorbait vraiment les changements du pays, comme une éponge. Elle en subissait des résultats psychologiques et physiques.

Elle me dit que son père avait fait beaucoup de films de famille. Il disait qu'il filmait pour qu'elle se souvienne de son enfance. Ma démarche peut être vue comme similaire.

J'avais une petite caméra, que je portais un peu comme si elle était éteinte, je ne la portais pas à mon oeil, pour être plus discret. Malgré tout, le tournage était dangereux, j'étais vraiment au coeur des manifestations, je voyais les gens poursuivis et frappés par la police. Un jour une balle est passée tout près de moi. Dans ces situations, je voulais malgré tout un cadre stable donc j'avais un trépied que je cachais par un drap, pour être sûr de ne pas attirer l'attention.

Je voulais cette scène de dispute. Je savais qu'elles finiraient par discuter de leurs désaccords, je savais qu'Amal était fâchée. Il y avait les ingrédients du conflit. Je les ai filmées en train de parler et au fur et à mesure de la conversation, je murmurais à l'oreille de l'une ou de l'autre « Tu ne voulais pas demander ça ? Tu n'es pas fâchée de ça ? », je donnais de petites impulsions. Faire un documentaire, ce n'est pas juste être là et attendre, il faut provoquer et évoquer les situations et les personnages. Ce n'est pas seulement être chanceux, il faut du travail. Je prépare les personnages du documentaire comme je prépare les comédiens en fiction.

J'ai passé beaucoup de temps avec Amal et je restais toujours en contact avec elle, si bien que j'avais carte blanche pour filmer. Mais il fallait que j'anticipe ses réactions, que je pense à la suite du film. J'ai beaucoup filmé au début parce que je cherchais un angle. Par la suite je suis devenu plus précis parce que je trouvais le film, ce qu'il fallait filmer devenait évident.

Je lui avais demandé à plusieurs reprises d'écrire comme des journaux. J'ai ensuite sélectionné des passages pour créer le discours que je voulais avoir. Je les lui ai ensuite transmis pour qu'elle le réécrive à nouveau à sa façon. C'est devenu le texte de la voix off. Il n'y a que le rêve que j'ai écrit seul, pour lancer l'énergie du début. Elle n'y a rien changé parce qu'elle se reconnaissait dans ces sentiments, elle aurait pu faire ce rêve.

Le Club de Mediapart – Entretien avec Mohamed Siam à propos de son film Amal

15 novembre 2018

J'ai tout de suite été fasciné par Amal : elle agissait très spontanément, sans réfléchir, sans peur ! J'aime cette énergie adolescente que l'on perd en grandissant, d'une grande pureté et d'une force incommensurable.

J'ai donc décidé de la suivre, suivre son histoire afin de comprendre l'Histoire et inversement. Un an plus tard, mes théories se sont confirmées: son histoire et celle du pays se répondaient l'une l'autre, comme un reflet, la complexité d'un contexte géopolitique se reflétait dans ses yeux à elle. Si Amal a commencé à mettre le voile, elle l'a vite enlevé. Si Amal s'est rebellée contre la police, elle a fini par s'en approcher.

Le film est le résultat d'une équation entre un contexte politique et social complexe, celui de l'Égypte, et la forte personnalité d'Amal. Finalement, Amal n'a pas changé, au plus profond de son âme. Le contexte, lui, a été bouleversé, changeant, perturbant. C'est cette situation qui a changé sa spontanéité, pas sa nature profonde. Comment rester naturelle et soi-même alors qu'il est dangereux de l'être aujourd'hui ?

En voyant ce film, on réalise à quel point on peut sous-estimer la puissance d'un système auquel on s'oppose. Depuis 1952 l'Égypte est organisée sous la forme d'un État Policier très puissant. Si Amal se rapproche de la police, c'est qu'elle y trouve sa propre forme de résistance. En dehors de ce système établi, n'importe qui resterait invisible. À la fin du film, une nouvelle lutte surgit. C'est pourquoi je referai un autre film avec Amal en tant que policière. Je veux la voir évoluer dans un milieu dominé par les hommes. Les formes de la résistance empruntent ainsi différentes formes.

Ce qui se passe dans sa famille permet de comprendre plus généralement l'Égypte autour du conflit entre les générations. L'ancienne génération cherche toujours à conserver le même ordre social. Depuis trente années, ma génération a toujours connu le règne de Moubarak tandis que la génération d'Amal a vécu la révolution à 13 ans, forgeant sa conscience politique à ce moment-là. Ayant 15 ans de plus qu'Amal, j'incarne cette figure de grand frère. C'est encore plus compliqué pour la génération de sa mère, parce qu'elle a déjà beaucoup vécu dans le même régime d'oppression où elle a fini par trouver ses propres zones de confort. Quant au père d'Amal, il incarne une figure émancipatrice dans les yeux de sa fille, ce qui est très rare dans le monde arabe

Je garde également en tête la figure de l'homme manquant : Amal parle toujours de son père, mais il n'est pas là, tout comme le premier amour d'Amal qui est décédé. Je m'identifie aussi à Amal avec cette figure paternelle manquante.

Le regard du père d'Amal n'est pas si différent du mien. C'est pour cette raison que j'ai voulu intégrer les images de son enfance dans le film, tournées par le père. Je ne remplace en rien le père d'Amal, bien entendu, mais tout comme lui, je suis fasciné par elle.

J'ai également plusieurs points communs avec Amal et mon regard sur elle est très subjectif : le portrait d'Amal concentre une grande part de moi. J'ai utilisé sa voix pour dire des choses que je voulais dire sur moi-même. Lorsque j'ai commencé à monter les images de l'histoire d'Amal, j'ai été impressionné d'y voir apparaître ma propre histoire. Je m'identifiais aussi à la perte de son amoureux parce que moi aussi j'ai perdu mon amoureuse.

Je réalise que le cinéma est toujours dans un entre deux, entre documentaire et fiction. Je suis convaincu qu'une histoire personnelle bien racontée permet de comprendre n'importe quelle couche de la société. Le film vacillera toujours entre l'explicatif et l'émotionnel. La frontière s'affine toujours plus entre les deux et il ne faut jamais chercher à imposer la compréhension d'un contexte au spectateur. Cette confiance dans un récit de vie repose sur le fait que l'existence est toujours influencée par le contexte. Je ne suis pas de ceux qui expliqueraient chaque chose au spectateur sur un carton entre deux plans. Finalement, il faut raconter des histoires, des histoires de vies.